

ANDRÉ GIDE

(FIN)

par

HENRI GHÉON

Cependant, à l'époque de la crise d'intellectualisme qu'il traversa, il s'exprimait plus dogmatiquement en des traités. Il voulait satisfaire ainsi un besoin de prosélytisme qu'il tenait peut-être de sa religion, peut-être aussi de son caractère passionné, qui avait, un jour, posé en règle morale ce principe : "Il faut manifester." A ce titre, les *Traité du Narcisse* et *du vain Désir* sont intéressants. Or, à les bien prendre, ces Traités ressemblent en partie à des poèmes. Ils disent un mythe ou une aventure, puis ils l'expliquent ; et le récit de *La Tentative amoureuse* est un morceau poétique très vivant et très savoureux, plein de tendresse et de fraîcheur, et la légende de Narcisse est contée d'une façon charmante et très imagée. Mais dès que nous abordons la partie explicative de ces livres dogmatiques, nous découvrons un Gide inconnu encore, celui qui écrira plus tard *Paludes*, celui qui a déconcerté les esprits que sa sincérité et sa grâce avaient pu séduire d'abord, un Gide ironiste. Imprégné de philosophie, malgré tout le désir de s'exprimer et de persuader ses lecteurs, il n'a pu se résoudre à dogmatiser froidement. Cet esprit d'ordre, aux apparences parfois de directeur de conscience, d'ascète et de puritain, répugne cependant au rôle de prédicant. Même dans les périodes de sérénité intellectuelle absolue, la sensibilité a joué le rôle effacé mais réel d'une modératrice, et quand il s'est agi de donner des théories, le dogmatique pur est devenu un ironiste, il a fait sa science facile et attirante en la présentant avec un sourire et son enseignement familial a séduit comme une chose nouvelle,

dans un temps où ceux qui pensent s'isolent bien haut et, graves, pontifient. Aussi avec quelle désinvolture il traite la légende de Narcisse, et comme il se joue des idées pourtant si sérieuses qu'il veut y présenter ! Dans cet opuscule en particulier le sourire est très discret ; il est sous chaque mot, dans le ton, dans la liberté surtout du développement, et soudain avant de fermer le livre, le lecteur candide lit la note finale :

"B. Relire la note A."

Et il s'aperçoit que sans doute on se moque de lui, et se fâche. Il ne sait pas que l'auteur est sincère et que cette duplicité n'est qu'une manifestation de son harmonie intellectuelle. André Gide considère les choses sous de si multiples aspects qu'il ne peut s'empêcher d'y trouver parfois une contradiction, et le rire consiste en cela seulement. C'est ainsi qu'écrivant *La Tentative amoureuse*, il s'aperçoit qu'il parle de lui-même, non de Luc, et sincèrement, en homme qui ne veut rien cacher, il le constate tout haut, entre parenthèses, comme en un badinage à l'oreille de sa compagne. Chaque doute de son esprit est l'occasion d'un aveu, que les lecteurs habitués à des livres de pensée uniforme ne comprennent pas, mais qui augmente le prix de sa sincérité. "Je dis cela parce que moi j'y songe, je crois qu'il devait y songer..." C'est d'une ironie philosophique simple, sans presque de subtilité, celle qui s'éploiera dans le dernier *Traité*, plus considérable et plus vivant : *Paludes ou le Traité de la Contingence*.

Tandis que *Narcisse* et *La Tentative* avaient été écrits plus spécialement dans un but didactique, *Paludes* fut conçu dans une intention purement satirique.

André Gide n'a voulu étudier la contingence que pour en faire ressortir la médiocrité et la monotonie ; à ce compte, ce livre tient à la fois du *Traité* et de la confession, et il est le dernier effort intellectuel où l'âme, comme nous l'avons vu à propos de son histoire philosophique, secouera l'intellectualisme lui-même, pour surgir uniquement adorante et nue. Aussi la personnalité d'André Gide s'y révèle presque entière, et ce livre tient le milieu entre les deux ordres d'ouvrages que nous avons étudiés. Il semble que l'écrivain ancien ait conçu d'abord *Paludes* comme un long poème analogue au *Voyage d'Urien*, où la vie monotone de Tityre dans son champ marécageux eût été racontée, comme les étapes des passagers de l'Orion, sous des couleurs symboliques harmoniées, pour une œuvre d'art achevée et parfaite. Il eût fallu, dans l'ambiance descriptive imaginée par l'auteur, créer

un élément de tristesse et de révolte, et parmi ces symboles Tityre eût été un beau type d'art éternel, provoquant l'horreur de la médiocrité par des moyens purement poétiques. A cause de son esprit critique qui perçait déjà dans les *Traités*, et dans ces vers badins d'ironie si fine qu'il plaçait à la fin du *Voyage d'Urien*, comme pour en démentir tout le livre, Gide a voulu faire une œuvre plus directe, plus proche de nous, par le besoin de se rapprocher des choses qui déterminèrent cette crise esthétique, et il a eu l'idée suprême qui dénote une souplesse et une force d'esprit absolument uniques, de présenter non point le poème, mais la critique du poème, et en ridiculisant la médiocrité de la vie, de frapper en même temps cette forme d'art qu'elle paraît engendrer, au moyen de la continuelle stagnation d'un esprit qui s'y subordonne. L'importance de cette œuvre est donc capitale, puisqu'elle touche à des questions morales et esthétiques. D'ailleurs, Gide s'étant toujours exprimé dans ses œuvres, une transformation intime de son âme entraînait nécessairement une transformation de ses vues sur l'art. Il réfute la théorie du symbole autant que celle du vain Désir, en un exemple vivant et actuel. En effet, abandonnant les masques divers, mythologiques ou idéaux, qui dissimulaient son âme, il apparaît — tel déjà qu'André Walter au temps des enthousiasmes juvéniles — dans sa fonction de penseur et d'écrivain, qui investissait de hobblesse toutes ses œuvres précédentes, mais cette fois, pour en rire, et il apparaît donc dans son milieu : le monde des lettres. Et il se trouve que l'essence du symbolique *Paludes*, roman en gestation, gît en ce milieu même ; et ne vaut-il pas mieux montrer le marais lui-même que son reflet, et Tityre que sa transposition mythologique ? A ces Tityres il parle de son Tityre, et ils ne comprennent pas ; de là, le comique. Et Gide se plaît à montrer ces gens peinant et pensant dans le petit cercle de leurs habitudes, de leurs fréquentations et de leurs admirations, et pris dans cet engrenage, au point qu'ils n'en peuvent plus sortir. Toute l'horreur de la vie quotidienne prévue tient dans ce livre, mais en nuances délicates et le ton reste léger et charmant. Voilà vraiment un roman de mœurs plein de qualités d'ironie forte et de rire crispé. Il vaut surtout (à titre de roman, car c'est un essai aussi, un poème, que sais-je ?) par les détails, le dialogue, les traits et une netteté de vision dans le comique qui étonne. Puisqu'il s'agit de contingence, c'est l'existence jour par jour, heure par heure, que l'auteur veut nous montrer, et tout le livre ne tient pas une semaine ; il y fait entrer le plus de détails possible, mais tous sont caractéristiques. Il rapporte des

conversations, des discussions, des agitations, toute la vanité de la pensée, puisqu'elle contribue encore à jeter un joug de monotonie sur l'existence, au lieu de la libérer et de la vivifier. Ceux-ci dissèquent leur âme, ergotent des heures sur des mots et font une tyrannie de leur raison ; tous s'agitent et se démènent au bout d'une idée comme des fantoches au bout d'un fil, et pince-sans-rire, minutieusement, André Gide les peint, les juge d'une phrase, et le plus souvent les laisse se juger eux-mêmes par leurs seules manifestations. Et il ne faut pas croire qu'il dirige tous ses sarcasmes contre les autres ; ne fut-il pas Tityre, ne l'est-il pas encore ? il tourne sa raillerie contre lui-même, car ce combat satirique est en somme surtout un combat psychologique. Complaisant, il décrit ses petites manies avec un demi-sourire intérieur ; on sent qu'il renie une partie de lui-même, qui lui est chère encore parfois, car on soupçonne par instants l'ombre fugace d'un regret ; et quand l'œuvre n'est pas d'un comique intime et profond, elle est d'une tristesse navrante. — *Paludes* doit être considérée comme une œuvre à part, elle n'a rien d'analogue dans notre littérature. Après les courts morceaux où Tityre en des sites adorables évolue, les conversations se croisent, vives et alertes, attestant un art du dialogue robuste et net ; puis ce sont des tirades philosophiques d'une liberté charmante, des aphorismes profonds, des boutades, le jeu continu d'une intellectualité qui se rebelle et qui veut dominer encore, mais qui se heurte à l'âme neuve et se brise en petits éclats d'ironie : voilà tout le secret de cette œuvre spirituelle. Cette diversité, justement, déconcerte ; on croit que l'auteur se moque et qu'il s'agit d'une gageure, faire tenir en un livre une théorie psychologique et esthétique, des poèmes, un tableau de mœurs littéraires, et quoi encore ? Car ce livre est rempli de choses que l'on découvre neuves à chaque lecture, et d'autres que l'on découvrira demain. Mais il ne s'agit pas d'un livre de sceptique : jamais André Gide n'a été si spontané, et il ne doute alors de son esprit que pour croire à ses sens. Sous la satire badine on sent le désir exaspéré d'en sortir, de s'échapper, qui gronde sourdement et ne se montre pas. Mais dans une intention de comique, Gide présente la psychologie de son héros de la façon la plus singulière ; sa révolte se traduit non par des cris passionnés, mais par des plaintes mêlées parfois de moquerie, et ses manifestations extérieures, au lieu d'éclater lyriquement, se muent en de petits travers, celui par exemple d'écrire chaque jour ce qu'il devra faire les jours suivants. Mais pour frapper davantage, il fallait cette sérénité d'expression, et ce rire cinglant semé de doutes.

Quand on veut expliquer un pareil livre, il faut toujours craindre de se tromper, et je crois que toutes les explications sont bonnes et que l'auteur a songé à chacune d'entre elles, et à aucune peut-être en particulier. Il a désiré s'amuser aux dépens de ce qui lui avait si longtemps pesé, et il a accumulé les éléments les plus contradictoires pour atteindre à son but ; parfois on ne sait pas s'il prend le parti "du contrôleur ou du contrôlé", suivant sa propre expression, peut-être des deux, car n'est-ce pas stagner encore que de s'occuper de la stagnation ? et comme Ménalque dédaignera la critique avec l'objet de la critique ! Il importe de se laisser charmer simplement par de tels ouvrages, en acceptant les assertions les plus opposées, et de se laisser bercer à cette forme charmante, si française, qui enveloppe souvent des discussions d'une logique transcendante et germanique, pour les investir de grâce ; il importe de prendre ingénument *Paludes* pour un livre de passion, et de rire quand l'auteur rit, et de pleurer quand il pleure car les phénomènes les plus divers ont le don d' l'émouvoir. On verra quel bel optimisme traverse cette satire, et que le désir de se libérer s'illumine de la conviction que la réalisation en sera prochaine... Et ne la comprend-on pas, on l'aimera quand même pour la langue délicate, très respectueuse de la tradition, rappelant celle de Montaigne tour à tour et de Rousseau, avec plus de décence encore, cette langue, fluide, discrète, sans recherche, qui répète les mots et n'en paraît pas moins pure pour sculpter des aphorismes définitifs, ou suggérer des choses sans les dire, ou les dire et ne sembler que les suggérer ; cette langue sans ornements que ceux de la pensée, grise au premier abord, puis vivante, rythmique, facile, et vigoureusement construite, quand on la regarde de plus près, cette langue si simple et si claire, jetée comme un humble manteau sur les sentiments les plus subtils et les états d'âme les plus complexes. Comme il est loin, l'artifice littéraire, raillé en la personne des poètes et des romanciers avec une telle justesse, par un écrivain qui les a beaucoup fréquentés et patiemment observés ! Comme il est loin, le symbole, dont l'auteur ne parle plus que pour s'en moquer : car André Gide a créé un art simple et spontané qui n'exprimera plus que les choses, et dans *Les Nourritures terrestres* que les formes, les parfums, les saveurs...

§

L'intellectualisme est mort, la faculté d'ironie même, qui comporte une certaine part de raisonnement, disparaîtra dans le flot de la passion ruée ; l'exaltation,

ournée vers le passé avec *Paludes* dans le but de chasser les souvenirs qui encombraient la route de l'existence nouvelle, va reprendre sa direction véritable vers les choses, au contact desquelles elle va s'accroître encore : voici un livre de ferveur, un long hymne d'amour à la face glorieuse de la Nature et de la Vie. En effet, *Les Nourritures terrestres*, malgré l'apparence, ne sont pas un roman, encore moins un livre de philosophie, malgré que l'auteur y enseigne souvent comme un docte maître. *Paludes* déjà ne ressortissait d'aucun genre ; *Les Nourritures* nous présentent peut-être une nouveauté encore plus grande. L'affabulation du premier de ces livres, déterminé par la succession des heures du jour et des jours de la semaine, était assez facile à accepter, on avait une sorte de journal détaillé d'une vie continue, une représentation minutieuse de l'existence point trop différente de celle qui fait le sujet ordinaire des romans. Ici se suivent et se mêlent (non motivées par le même procédé de description systématique) des récits, des conversations, des notes, des chants, qui peuvent paraître décousus, mais qu'unifie, plus fortement que tous les liens d'extérieure composition, le sujet. Car tout ce livre, page par page, ligne par ligne, pourrait se résumer en une phrase ou en quelques propositions comme celles-ci :

Ne souhaite pas... trouver Dieu ailleurs que partout.

Chaque créature indique Dieu, aucune ne le révèle.

Dès que notre regard s'arrête à elle, chaque créature nous détourne de Dieu.

Donc, "ne distingue pas Dieu du bonheur et place tout ton bonheur dans l'instant". Et le bonheur de l'instant consistera à désirer une chose et en même temps à la posséder, et le désir dès lors sera une attente vague, "une disposition à l'accueil".

Attends tout ce qui vient à toi — mais ne désire que ce qui vient à toi.

Tout le livre met en action cette philosophie, il veut nous montrer l'homme dont chaque pas dans la vie est une joie, non parce qu'il ne rencontre que des choses belles et douces, mais parce qu'il sait les aimer toutes, quelles qu'elles soient. On pourrait l'appeler "l'Histoire sensuelle d'un homme", mais dans ce que cette expression peut avoir de plus élevé ; il ne s'agit pas de quelque raffinement de sensations bizarres où l'esprit a autant de part que les sens, mais d'une avidité à jouir jamais lassée, et qui exige un renouvellement continu de la

part des choses ou plutôt une assez grande richesse de désirs, chez celui qui la possède, pour qu'il puisse les projeter à chaque instant de son voyage. C'est le tableau d'une adoration infinie, sans rémissions, sans regrets, sans désespoirs, ainsi que peuvent être le mysticisme et l'ambition, mais qui trouve toujours sa pâture en la nature inépuisable. L'être neuf et nu, dépouillé de ses souvenirs, de ses vains rêves, de ce qu'on lui a appris, "désinstruit" et naïf, veut vivre enfin complètement, et il se lance à travers le monde pour le posséder et l'étreindre tout. Il chantera les richesses qu'il contient, les splendeurs qu'il déploie, les forces qu'il couve, et ce livre que le titre annoncerait plutôt objectif est le triomphe artistique du plus absolu subjectivisme, mais d'un subjectivisme sensuel, non mental. Car André Gide ne cherche pas à évoquer les choses dans leur essence, quoiqu'il découvre une harmonie dans leur plus fugitive manifestation. Il ne les connaît pas comme des archétypes à qui consacrer une œuvre enthousiaste mais impersonnelle. Il ne les considère que comme des prétextes à affirmer sa propre vie. Chaque couleur qui satisfait sa vue proclame la puissance d'amour de sa vision. — "Que l'importance soit dans ton regard, non dans la chose regardée" — chaque phénomène extérieur éveille en lui une sensation qui est douce, puisqu'elle est et puisqu'elle frappe, et il perçoit par tous ses sens la caresse de l'univers à sa chair vivante. Aussi le titre de *Nourritures terrestres*, qui aurait pu s'appliquer simplement à des éclats lyriques célébrant les vergers et les pâturages, voit sa signification s'élargir encore jusqu'à embrasser tout ce qui peut frapper les sens. L'être entier a besoin d'être nourri, il se précipite comme un fauve avide sur la pâture sensuelle qu'il rencontre, et qui est les paysages, les fleuves, les jardins, la lumière, aussi bien que les boissons et les fruits. Les *Nourritures terrestres*, ce sont les satisfactions, les joies de la chair, qui contentent les faims des sens...

Nourritures ! je m'attends à vous, nourritures !

Par tout l'espace je vous cherche, satisfaction de tous mes désirs !

Et sur ce thème splendide se déroulera l'inattendu des variations et la multiplicité sonore des harmonies !

Un pareil sujet, traité directement, et de façon personnelle, eût nécessité un lyrisme continu, impossible à soutenir si longtemps, et la philosophie première qui sert de point de départ à tout le livre eût été difficilement exposée. En outre, le livre eût, peut-être, manqué de variété, et aussi de cohésion. C'est pourquoi André

Gide a imaginé une forme nouvelle, susceptible de suivre les mouvements de l'âme et de passer de la sérénité philosophique à l'exaltation lyrique, je veux dire le didactisme. Au lieu de parler bas, comme à lui-même, le héros des *Nourritures* est un homme qui, ayant vécu, raconte cette vie à un enfant dont il veut se faire l'éducateur : Nathanaël. Il lui enseigne la façon de comprendre l'existence et il lui dit comment il l'a menée ; de là tour à tour les maximes des doux entretiens et les élans poétiques des récits harmonieux. Lui-même a été élevé dans cette voie par Ménalque, et c'est encore un personnage qui servira à projeter sa pensée au dehors sous une forme vivante, et il ne se fera pas faute d'en raconter l'histoire et les discours. Puis lorsque l'émotion est trop vive pour se prêter à la forme familière, il la transcrit en de rapides notes de voyage. Ainsi chacun des huit livres qui composent cette œuvre, très différent de forme et d'essence, quoique développant toujours la même idée, semble indépendant et non motivé par le précédent ou par le suivant. Une œuvre toute en variations et en développements n'atteint jamais à l'apparence de composition qu'on demande à un roman par exemple ; celle-ci cependant est composée ; mais la composition résulte d'un mouvement de lyrisme qui va en croissant du premier chapitre jusqu'au dernier et qu'on peut aisément suivre. L'exposition est grave, calme, reposée ; elle énonce les principes sur lesquels étayer sa vie ; et celui qui enseigne dit comment il conçut ce mode d'existence nouveau, et l'éclosion à la lumière de son âme neuve ; il chante ce qui précède la possession et la jouissance : l'attente. Dès lors il dira la beauté de ces instants en général, puis il énumérera ces instants : il célébrera la lumière, les jardins, et avec Ménalque les puits, les voyages et les amours, puis les campagnes graves et les fermes, puis les sources et les boissons, les paysages, les habitations et les villes, et encore l'Algérie, le désert et les oasis qui symbolisent si bien le désir et la possession, mais cette fois la violence de la sensation sera telle qu'il ne pourra plus la dépasser, et que tout son désir éclatera en insomnies, dont l'agitation est encore du plaisir... A mesure qu'on avance, l'œuvre est de plus en plus exaltée, l'émotion de plus en plus criée, et une force entraîne le lecteur toujours plus loin.

Car après le dogmatisme harmonieux comme la parole d'un sage ou d'un antique philosophe, après les préceptes énoncés nettement et brièvement en mots frappants, l'exhortation se fait de plus en plus pressante, le poète se passionne de plus en plus pour l'idée qu'il a d'abord simplement émise, et son didactisme tressaille de toute

une vie condensée en les souvenirs de ses émotions et de ses jouissances. Et ici s'affirme comme nulle part ailleurs la puissance d'humanité d'André Gide. Déjà *Les Cahiers d'André Walter* nous montraient cette âme multiple et vibrante, laissée à elle-même et jetant sur le papier plutôt des cris que des phrases. Mais ici, si parfois règne le même désordre extérieur, c'est sous un autre jour que nous apparaît la personne humaine du poète. André Walter fut le penseur et le croyant qui cherchait encore "l'impossible bonheur des âmes", et il était le passionné domptant sa chair au profit de son cœur. Ici c'est la personne sensuelle qui se manifeste, mais sans entraves, et elle complète le portrait moral de l'écrivain. La sensibilité que nous avons déjà constatée fait place à une sensualité plus riche encore et plus affinée. *Les Nourritures* sont le plus beau livre de sensualisme qui ait été écrit et on y trouve un extraordinaire répertoire de sensations. C'est la joie de sentir le soleil sur sa chair comme une caresse, celle, ressentie un jour et notée, du rasoir passé sur la peau parmi l'écume blanche du savon chez un barbier de Naples, celle de frôler une main d'enfant, la joie de tous les vices et de toutes les ivresses. Mais jamais deux sensations ne seront semblables, elles manifestent la diversité absolue de la nature, et la dernière joie du poète est de sentir uniquement qu'il vit par cette simple contemplation.

Pourtant en chaque chose André Gide perçoit un ordre, un rythme formel qui résume l'ordre général du monde : et outre son harmonie propre il en découvre et en exprime une autre qui réside en le rapport de cette chose avec l'ambiance ; il dit tout ce qu'il l'accompagne, renforce son éclat, commente ses qualités, lui forme une atmosphère enveloppante et élargie, et la baigne d'un petit univers qui gravite autour d'elle comme des planètes autour d'une étoile immobile. Quand il chante tel ou tel fruit, il dit où on le cueille, où on le vend, et les vergers, et les rues, et son adoration va à cet ensemble de tableaux où la vertu première des fruits se projette et s'éploie. Il embrasse le monde émotion par émotion, et chacune forme un tableau et est véritablement un monde. — Mais encore à propos d'un fruit il pense aux autres fruits, à propos d'un jardin à d'autres jardins, et les diverses sensations que chacun d'eux a provoquées ne restent plus séparées en des notes d'une justesse exquise, mais se joignent, se suivent, en des énumérations éternisées qui disent tout ce que peut faire la nature d'un fruit ou d'un jardin, et tout ce qu'un homme peut cueillir et goûter. Au tableau séparé, à la réflexion jetée en passant, se substituent des hymnes glorieux, semblables à

des pages du *Cantique des Cantiques*, de lyrisme purement descriptif. Et toutes ces descriptions sont douées de vie, parce que toutes sont des émotions, et celles des jardins de tous les pays, des fermes avec toutes leurs portes sont d'une splendeur incomparable. Après le style rapide de notation, qui caractérise une chose avec un mot isolé, ce sont de longues phrases harmonieuses fortement cadencées, qui arrivent bientôt à la forme de vers. Ainsi parmi la prose sont semées des rondes et des ballades, où chaque vers ou strophe est consacré à une chose, et commence le plus souvent par : "Il y a". La pièce entière est donc d'un lyrisme spécial procédant par énumération, la forme poétique la plus proche de la vie, et il semble que le héros du livre tende de plus en plus vers cette forme. "Je voudrais être né, dit-il, dans un temps où n'avoir à chanter, poète, que simplement en les dénombrant toutes les choses." Et il ne lui est pas besoin de grand'chose pour le remplir de joie. "Il y a un grand plaisir, Nathanaël, à déjà tout simplement affirmer : 'Le fruit du palmier s'appelle datte et c'est un mets délicieux'." Mais sa sensibilité est si fine qu'il perçoit aussi les plus multiples phénomènes ; il a en lui seulement innée l'harmonie sensuelle qui groupe ensemble les apparences frappant la vue, l'ouïe, l'odorat, le toucher, et qui divise sa vie en instants pathétiques où se trouve "concentrée la sensation de tout l'attouchement du dehors". Alors c'est la sensation de la vie pure, que rien ne peut dépasser, et c'est le but général du livre, que l'on y entende palpiter la vie, et rien qu'elle.

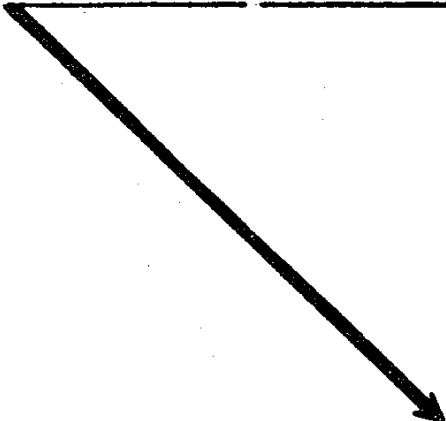
Il faudrait parler de la grâce du didactisme, avec ces phrases enveloppantes qui disent toute la tendresse du maître pour le disciple ; de la richesse de coloris qui évoque le désert et les oasis, du rythme qui reproduit la sensation avec ce qu'elle a de doux et de frénétique, et de l'esprit léger semé dans les rondes et le long des discours, et de l'ampleur des tirades descriptives... et tout le livre, car il n'est pas de ceux qu'on analyse, mais que tout simplement on lit. Après l'avoir lu on garde des phrases dans la mémoire, des strophes entières de la *Ronde de la Grenade*, de la *Ballade de tous les Désirs*, et des musiques, et l'on constate combien le domaine de sa sensibilité propre s'est agrandi. C'est un livre d'exsaine ferveur, qui apprend à se choisir un mode de vivre et que Nathanaël jettera pour se créer lui-même un dogme. Car cette belle œuvre est une œuvre salutaire dont l'auteur écrit : "Que mon livre t'enseigne à t'intéresser plus à toi qu'à lui-même — puis à tout le reste plus qu'à toi."

Ainsi close par ce livre d'exaltation, l'œuvre d'André Gide n'est qu'une œuvre d'exaltation — intellectuelle ou émotionnelle, chrétienne ou panthéistique —, elle est l'œuvre de toutes les exaltations ; car il est bien peu des questions vitales qui inquiètent les hommes qu'André Gide ne se soit pas posée, afin d'embrasser de sa passion les diverses solutions qu'elles comportent. La spontanéité qu'il manifesta, deux fois surtout, dans son premier et son dernier livre — peut-être les plus beaux — aura eu ce caractère étrange d'émaner d'une personnalité prodigieusement consciente d'elle-même. C'est pourquoi cette œuvre brûlante a l'aspect grave, recueilli et décent qu'offrent tels livres d'un moraliste. Nul n'aura produit d'ouvrages plus divers, par une volonté de se renouveler sans cesse qui prouve bien la clairvoyance du but, et nous ne sommes pas au bout de nos étonnements, car André Gide promet déjà des tragédies qui doivent nous surprendre encore. C'est pour cela que beaucoup ne l'ont pas compris, c'est pour cela aussi qu'il est admirable. Il offre l'exemple rare d'un type d'humanité presque complète, qui aura connu la joie des contradictions sincères et des évolutions fécondes, dont les ouvrages doux, simples, clairs et complexes sont l'éclatant reflet.

Philosophe, poète, homme, André Gide se sera avancé vers la simplicité naturelle, à travers les illusions divines de la foi et les jouissances subtiles de la pensée et ce croyant aura renié sa foi, et ce penseur sa pensée, pour la fonction suprême de "vivre". S'il n'était pas le poète exquis et sincère et le prosateur souple et harmonieux qu'on sait, la beauté de cette attitude seule, en face de la destinée, lui vaudrait la gloire précieuse du héros moral qu'il est et que ses écrits n'ont cessé de manifester.

HENRI GHÉON.

Janvier - Février - Avril 1897.



AVEZ-VOUS
PAYÉ VOTRE COTISATION
?

AVEZ-VOUS
ENVOYÉ VOTRE "POUVOIR"
POUR L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE
DU 29 NOVEMBRE
?



VOYEZ PAGES 4 ET 80
DE CE BULLETIN